

Prédications d'après Blaise Pascal

Grandes fêtes liturgiques

prononcées lors des rencontres de la SAPB à
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

Sommaire

1	Prédication sur le Baptême du Christ, 19 janvier 2021	3
2	Prédication sur le mardi saint, mardi 30 mars 2021	3
3	Prédication sur la Résurrection, 13 avril 2021	4
4	Prédication sur l'Ascension, mardi 11 mai 2021	5
5	Prédication sur la Pentecôte, 25 mai 2021	6
6	Prédication pour la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre 2021	7
7	Prédication sur l'avent, 1er décembre 2021	8
8	Prédication sur l'entrée du Christ à Jérusalem, 6 avril 2022	9
9	Prédication sur l'évangile du tombeau vide, 20 avril 2022	10
10	Prédication sur la Session à la droite, 18 mai 2022	11
11	Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 14 VIIbre 2022	12
12	Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023	12
13	Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 13 VIIbre 2023	13

14	Prédication sur la Nativité de Jésus-Christ, 20 décembre 2023	14
15	Prédication sur l’Épiphanie, 10 janvier 2024	15
16	Prédication sur résurrection et eucharistie, 3 avril 2024	17
17	Prédication sur saint Joseph, 19 mars 2025	18
18	Jean 6, 51-55, messe du bout de l’an pour M. Philippe Sellier	19
19	Prédication sur le titre d’ami donné à Judas, mercredi 16 avril 2025 (mercredi saint)	21
20	Prédication sur l’Ascension, mercredi 21 mai 2025	22
21	Prédication à la messe chantée de la Sainte-Epine, samedi 21 juin 2025, Paris St-Roch	23

1 Prédication sur le Baptême du Christ, 19 janvier 2021

On parlait autrefois du temps liturgique où nous sommes comme d'après l'Epiphanie, mystère que la tradition décline en trois mystères principaux : l'adoration des mages, le baptême du Christ, les noces de Cana. Pour le premier, Pascal, dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, compose quelques versets de l'évangile, tandis que la mention des noces de Cana tient en une ligne. Il ne fait guère que reproduire la *series* de Jansénius. On est étonné que l'apologiste de la religion chrétienne n'ait pas développé davantage la manifestation de Jésus manifesté aux savants. En revanche, le mystère du baptême est assez abondamment commenté, d'après le *Tetrateuchus* de Jansénius, qui résume ex-cellement la doctrine des Pères. Pourquoi ce privilège du Baptême, parmi les trois épiphanies ? Des trois, c'est la plus étrange : car le Verbe et Fils unique de Dieu y manifeste sa divinité en la cachant, et en ne la révélant qu'à ceux qu'il éclaire par les lumières de leur baptême.

Ce mystère fut, il est vrai, « afin que tous les peuples connussent par la descente du Saint-Esprit, et par le témoignage de Jean, qu'il était véritablement le Christ » : le Christ, c'est un homme qui sauve par la vertu de Dieu, mais dont le titre, dans l'Ecriture, ne comporte pas qu'il soit Dieu même.

Il faut donc que la foi porte encore au-delà de ce que les peuples ont vu ce jour-là : au-delà d'un homme sur qui l'Esprit-Saint est venu reposer ; que le cœur se porte jusqu'au Fils Unique et Verbe fait chair.

L'ensemble de ce passage de l'*Abrégé* est une paraphrase fidèle et élégante du latin de Jansénius. Mais il est un endroit où Pascal passe outre son modèle. Jésus reçoit le baptême de Jean *pour que toute justice soit accomplie*. Jansénius commente : « en accomplissant la ressemblance de la chair de péché dans la ressemblance des signes », puisque se faire baptiser par Jean, c'est se mettre au rang des pécheurs ; mais Pascal écrit : « C'est-à-dire, que celui qui avait la ressemblance de péché fût lavé par la ressemblance du baptême du Saint-Esprit, car en effet celui qui était né du Saint-Esprit ne pouvait pas renaître du Saint-Esprit ». Ainsi dans le Baptême du Christ, où se remarque la conformité mutuelle du Seigneur et des baptisés, Pascal entend surtout relever la condition divine de Jésus, et la distance qu'il y a de Lui à nous. « Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à J.-C. Juste. Mais il a été fait péché pour moi. [...] et loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aille à lui et le secoure. »

2 Prédication sur le mardi saint, mardi 30 mars 2021

Pascal écrit dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, pour le mardi saint : « [...] mardi 12 mars, au matin, les Apôtres repassant auprès du figuier, s'étonnent de le voir séché. Sur quoi [Jésus] leur enseigne la force de la foi de Dieu »

Pascal reprend ici l'expression de la Bible de Louvain : *Ayez la foi de Dieu,*

traduite littéralement de saint Marc, xi, 22 :

$\ddot{\epsilon}\chi\epsilon\tau\epsilon \pi i\sigma\tau\iota\nu \theta\epsilon o\hat{v}$

, *habete fidem Dei*. Elle peut s'entendre de trois manières, selon la valeur du génitif Dei. Soit il marque l'origine, et la foi est relevée comme divine et donnée par « sentiment de cœur », distincte de cette « foi qui n'est qu'humaine et inutile pour le salut » (Br 282). La Bible de Sacy, et toutes les traductions françaises jusqu'à nos jours, tiennent en revanche pour un génitif objectif : *ayez de la foi en Dieu*. Mais peut-être n'est-il pas impossible, sous la plume de Pascal, qu'il prenne aussi valeur subjective : la foi dont Dieu lui-même serait le siège.

Pensée qui, de soi, est absurde, la foi étant une participation exclusivement humaine à la vie divine. Mais elle est susceptible de quelque sens chez Pascal, si on la rapporte, non pas à la foi des apôtres ou disciples, mais à la condition de Jésus-Christ véritablement homme et Dieu tout ensemble. On voit quelque chose de cela dans la manière dont notre saint médite le mystère de l'agonie de Jésus : là où le regard des Pères de l'Église pénètre dans la vie intérieure du Christ mettant entièrement en oubli sa condition divine, au point de dire au Père éternel : *Non ma volonté mais la tienne*, Pascal voit aussi un combat du Dieu Tout-Puissant contre soi-même : « C'est un supplice d'une main non humaine mais toute-puissante, et il faut être tout-puissant pour le soutenir » (Br 553).

L'Orient chrétien porte son adoration à l'unique Verbe de Dieu, illuminant l'humanité de Jésus, quand l'Occident distingue ce qui, dans le Christ, est propre à l'homme, et ce qui est propre à Dieu. Mais la clarté même de ces distinctions embarrass Pascal bien plus que les paradoxes de la vie intérieure de l'homme-Dieu, dont il aime à s'émerveiller, reconnaissant ainsi cette vie intérieure pour ce qu'elle a de singulier et d'incommunicable.

« Il passe toute la nuit sur le mont des Olives » : c'est là, dans l'*Abrégé*, le dernier verset relatif au mardi saint. Dès son arrivée à cet endroit : « Il [avait] exhort[é] tout le monde à veiller et prier ». La nuit du jeudi au vendredi saint, au mont des Olives, montrera la veille et la prière être un combat où succomberont les plus confidents disciples. Pascal s'est retiré un jour sur les pentes de cet autre mont où nous sommes, qui n'était guère occupé alors que par des maisons religieuses, et qui, de la sorte, était comme la colline où Paris priait. « Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps ».

3 Prédication sur la Résurrection, 13 avril 2021

« Jésus est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain » Blaise Pascal parle ici du jardin des Oliviers, où parmi tant de supplices intérieurs, à la violence marquée par cette sueur de sang coulant jusqu'à terre, Jésus-Christ a en effet sauvé le genre humain en résolvant de faire la volonté du Père. *Or, il y avait dans le lieu où il avait été crucifié, un jardin*, écrit saint Jean. Expression imprécise : on peut croire que la croix se dresse ici

comme l'arbre de vie au jardin d'Eden. *Et dans le jardin était un tombeau neuf*, où personne n'avait encore été mis. La nouveauté de ce tombeau nous ramène aux origines du monde, en ce jardin où aucun homme n'avait encore été mis. Jésus est ainsi allé de jardin en jardin, quittant un jardin de supplices au mont des Oliviers pour être porté au jardin de mort près du Golgotha. Qui pouvait croire qu'au terme de ce chemin qui semble consacrer la destinée souffrante et mortelle de tout homme la vie devait se lever, plus charmante et plus belle, Dieu insufflant au nouvel Adam le souffle d'une vie non plus seulement animale, mais spirituelle, dans un corps également spirituel ? La prophétie de sa résurrection d'entre les morts avait frappé les oreilles des disciples sans pénétrer leur cœur, devant l'évidence des marques des souffrances et de la mort de leur Maître. Les larmes de Marie attestent cette évidence. Mais le premier mouvement de son cœur fidèle se distingue dans cette méprise qui lui fait prendre Jésus pour le *jardinier* : car de même qu'Adam s'était vu confier par Dieu le jardin de la nature, le Christ est en effet le maître du jardin du salut et de la grâce.

J'ai cherché dans mon lit celui que mon cœur aime, dit la fiancée du Cantique, *et ne l'ai pas trouvé. Je me lève, je fais le tour de la ville, des rues et des places publiques : je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé. N'avez-vous point vu celui que mon cœur aime ? ai-je dit aux sentinelles de la ville. Lorsque j'eus passé tant soit peu au-delà d'elles, je trouvai celui qu'aime mon âme.* Jésus, en effet, a été supplicié et enterré hors de la ville. *Retire-toi, vent du nord ; viens, vent du midi*, s'écrie le fiancé : *souffle sur mon jardin, et que les parfums en découlent* : ces parfums dont la pécheresse avait oint le corps de Jésus au lundi saint. Ainsi, ô âme chrétienne, sors de toi-même et de ton lit ; sors de la ville, et du commerce ordinaire des humains, dont les œuvres ne tendent que vers ce monde. Ne crains pas de fréquenter ce jardin qui ne présente d'abord que supplice et que mort, mais que tu découvriras tout riant de la vie que le Ressuscité y reçut en sa chair. Et tu deviendras toi-même jardin : *Ma sœur, mon épouse*, dit le fiancé, *est un jardin fermé*, dont moi seul ai la clef, pour aller lui parler cœur à cœur, et l'appeler par son nom : *Marie*.

4 Prédication sur l'Ascension, mardi 11 mai 2021

Pascal écrit dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, pour l'Ascension du Seigneur : que « [Jésus-Christ] éleva les mains », selon l'évangile de saint Luc, « non pas comme pour prier, mais pour [...] bénir [les apôtres] » commente-t-il avec Jansénius. Tout, dans cet endroit du récit de Pascal, tend en effet à relever la puissance souveraine dont le Christ entre en possession dans ce mystère, qui fait qu'il quitte l'état de pauvreté qu'il avait embrassé devant Dieu dans son existence voyagère, et qui le soumettait à la nécessité de prier. Cette puissance souveraine, poursuit Pascal, il n'a jamais manqué de l'avoir ; mais « il a manifestement paru l'avoir reçue en ce jour », par sa « session à la droite du Père », que le psaume 110 désigne être en effet le lieu d'où l'on gouverne « avec pleine puissance et providence ».

C'est ainsi que Jésus, au moment qu'il va monter, ne joint pas les mains

vers le ciel, mais les étend vers les Apôtres demeurant sur terre, pour faire descendre sur eux la bénédiction d'en-haut. Pascal, selon Jansénius toujours, indique, d'après la Lettre aux Hébreux, que Jésus se déclare ici grand-prêtre, c'est-à-dire, médiateur : mais non moins médiateur des hommes vers Dieu, comme il l'est par sa prière, que médiateur de Dieu vers les hommes par sa bénédiction, dont il rend ses apôtres dépositaires. Tel est l'effet de la promesse qu'il leur fait, « d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles » : cela signifie, selon Pascal, que « l'Eglise ne périra pas, et ne sera jamais destituée de pasteurs, et qu'elle ne sera jamais destituée de la connaissance de la vérité ».

Dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, note Jean Mesnard, Pascal se distingue de ses sources, Jansénius et Arnauld, en ce qu'il prolonge son récit au-delà de l'Ascension. Il l'étend jusqu'à la Pentecôte, mais poussant plus loin encore, il le termine à la fin des temps, dont il lie la manifestation au mystère de l'Ascension : « Alors [Jésus] reviendra, au même état où il est monté » ; il rappelle les paroles des anges aux apôtres, après que Jésus fut monté au ciel, que, « de la même sorte qu'ils l'avaient vu monter, de la même sorte il reviendrait ». Mais Pascal précise ces paroles, en substituant « au même état » à « de la même sorte » : il désigne par là cette puissance de Jésus qui, de par l'Ascension, est la même aujourd'hui qu'à la fin des temps, et se déclare de manière cachée dans la bénédiction et les sacrements de l'Eglise.

5 Prédication sur la Pentecôte, 25 mai 2021

Au temps de Pascal, en ce jour où nous sommes, l'Eglise célébrait la Pentecôte, puisque cette fête était alors nantie d'une octave aussi solennelle que celle de Pâques.

On n'était pas encore à la troisième heure, que les apôtres, réunis au Cénacle avec la sainte Vierge, *virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux.*

Ce ne fut pas à l'heure de tierce, mais dans la veille d'une nuit, que ce feu s'est étendu jusqu'à Blaise Pascal, sans le fracas d'un vent impétueux, mais de manière également sensible.

Cette nuit-là, Pascal entendit le Seigneur lui dire, par le prophète Jérémie : *Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive.* Or, qui est à la fois un feu et une eau vive, sinon l'Esprit ? *Si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son cœur :* ce que Jésus entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui.

Le 18 mai 1649, le père de Saint-Pé, oratorien de Rouen, ancien curé de la famille, écrivait à Gilberte : « Remerciez beaucoup Dieu de votre confirmation, en cette fête du Saint Esprit¹, puisque la confirmation est le sacrement du Saint-Esprit. » Et d'expliquer à sa correspondante, que cette onction conforme le chrétien à la destinée même de Jésus que Dieu envoya prêcher l'Évangile aux pauvres. »

1. la pentecôte

On sait avec quelle ferveur, depuis cette nuit-là, Pascal vécut selon l'onction de la confirmation, qui confère à l'âme, selon saint Thomas, cette puissance active que l'Écriture représente comme un jaillissement de fleuves d'eaux vives depuis le cœur étanché par Jésus-Christ au baptême. Par cette onction d'Esprit-Saint, conforme à celle reçue par les Apôtres au jour de Pentecôte, la vie du fidèle chrétien devient véritablement apostolique, se répandant dans le monde pour gagner des âmes au Royaume, étant sauf le droit des pasteurs de l'Eglise de présider à cet apostolat commun, droit fondé sur le sacrement de l'ordre.

Cet apostolat, qui est un jaillissement d'eaux vives issu d'un cœur assoiffé et étanché, se manifeste de manière éclatante dans l'apostolat des grands apôtres, ou plus cachée dans Celle qui se trouvait avec eux au cénacle, et que l'Esprit était venue couvrir de son ombre, plutôt que de la lumière de son feu. L'apostolat de notre saint présente ces deux caractères. *Les provinciales* ont fait grand bruit dans le monde, tandis que leur auteur restait caché. Et la providence a laissé à d'autres que lui le soin de publier son *Apologie de la religion chrétienne*, à quoi présida une inspiration tellement apostolique.

6 Prédication pour la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre 2021

Pascal semble n'avoir parlé d'abord de la dévotion à la sainte Vierge qu'à travers ses excès, parmi ces dévotions aisées qui font bon marché de la grâce. Il suffirait d'invoquer la Vierge, assure le jésuite de la 9e provinciale, pour entrer au paradis, quoique vous eussiez vécu en état de péché : *S'il arrivait qu'à la mort l'ennemi eût quelque prétention sur vous [...] vous n'avez qu'à dire que Marie répond pour vous. Mais, mon Père, [...] qui nous a assuré que la Vierge en répond ? – le père Bary en répond pour elle – Mais, mon Père, qui répondra pour le père Bary ? – Comment, dit le père, il est de notre Compagnie. Et ne savez-vous pas encore que notre Société répond de tous les livres de nos Pères ?*

Dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, Pascal résume à grands traits les scènes d'évangile où la Vierge figure, sans y adjoindre aucun commentaire. Il nous fait deviner dans les *Pensées* le principe de ce laconisme : « L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusques à la naissance de Jésus-Christ. Tout par rapport à Jésus-Christ. » (Laf. 299 ; Br. 742). Ce n'est pas là bien sûr pour mettre en doute que Marie fut demeurée vierge après son enfantement, comme l'assure la tradition de l'Église, mais pour justifier le silence de l'évangile, qui se tait sur ce qui n'a pas directement rapport au mystère du Sauveur, qui seul importe.

Pourtant on devine la vraie dévotion de Pascal à Marie et à ses priviléges ; mais il a fallu sans doute qu'elle trouve appui sur la parole de Jésus-Christ lui-même s'adressant à lui de manière intime : « Laisse-toi conduire par mes règles. Vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux. » (Laf. 919d).

La Vierge appartient à l'ordre de la sainteté en même temps qu'elle le domine,

en raison d'un abandon plus entier à la grâce intérieure de Celui qui vint faire son séjour d'abord en son âme pour demeurer en son corps. Sans doute Pascal songe-t-il, comme marquant cet entier abandon de soi-même chez la Vierge, à la parole qu'elle prononça en réponse à l'annonce de l'ange : *Qu'il me soit fait selon votre parole*. Elle ne s'est pas livrée au hasard : elle sentit que la conduite de Dieu sur elle allait suivre des « règles », est-il dit à Pascal, dont la raison se pouvait découvrir. C'est ce que l'Écriture nous déclare : *Marie, dit-elle, méditait toutes ces choses en son cœur*. Mais Pascal ajoute ici un trait personnel à la tradition, en ce qu'il approprie directement au Christ une grâce que l'Écriture rapporte à l'Esprit Saint. C'est-à-dire que cette grâce victorieuse, puissante et toute divine, est aussi, aux yeux de Pascal, tout humaine depuis l'incarnation du Sauveur qui s'est opérée à travers l'assentiment de la Vierge Marie.

7 Prédication sur l'avent, 1er décembre 2021

L'avent où nous sommes entrés dimanche se tire d'avènement : il s'agit de ce premier avènement du Fils Unique qui sera célébré à Noël. Pascal relève que cet avènement a été prédit comme « grand » par les prophètes d'Israël : les Juifs, disent en effet les prophètes, sont « formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement ».

Cependant, l'avènement de ce Libérateur confond nos vues ordinaires sur la grandeur, puisque cette grandeur-là porte un caractère de douceur : « S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence comme il paraîtra au dernier jour avec un tel éclat de foudres et un tel renversement de la nature que les morts ressusciteront et les plus aveugles le verront. Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceur, parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine et absolument capable de convaincre tous les hommes, mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là, et ainsi voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur il a tempéré. »

On voit par là que cette douceur n'a rien de cette tendresse charmante dont notre esprit se flatte d'ordinaire en songeant à l'enfant de la crèche. Elle est refus que la vérité n'éclate dans tout son jour, et ne se donne directement à connaître : « et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible », écrit Pascal à Mlle de Roannez. C'est ainsi que pour Pascal, l'avènement de douceur embrasse tout ensemble et Noël et la Passion : avec la pauvreté comme marque propre au premier mystère qui devient ignominie dans le second : « Et ainsi ce peuple déçu par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie ont été ses plus cruels ennemis ». Ignominieux

et pauvre, dans cet ordre : non selon l'ordre du temps, mais celui des raisons. C'est ainsi que Noël est en vue de la Passion.

Pascal nous engage à nous examiner nous-mêmes : voulons-nous Dieu comme notre bien ? Nous rendons-nous dignes de sa clémence ? Si oui, nous n'aurons pas de mal à distinguer celui qui, dit-il, « ne devait venir qu'obscurément et que pour être connu de ceux qui sonderaient les Écritures. »

8 Prédication sur l'entrée du Christ à Jérusalem, 6 avril 2022

Nous fêterons dimanche l'entrée du Christ à Jérusalem par la procession des Rameaux, dans une liturgie qui, immédiatement après, portera nos esprits de son triomphe à sa passion. Pascal, dans *l'Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, reproduit en quelque sorte cette immédiateté liturgique qui ne se trouve pas dans l'Écriture, quand il écrit : [153] « Le lendemain, savoir le dimanche, 10 mars, auquel on choisissait l'agneau de Pâque qu'on destinait au sacrifice et où on le conduisait au lieu de l'immolation pour l'y garder jusqu'au 14e, Jésus, le véritable agneau de Dieu, qui devait être sacrifié pour les péchés du monde et le véritable accomplissement de cette figure légale, voulut se rendre ce jour-là même en Jérusalem, qui était le lieu destiné pour son immolation, pour y demeurer jusqu'au 14e.

Les évangiles indiquaient simplement que le Seigneur et ses disciples approchaient de Jérusalem aux environs de Bethphagé et du mont des Oliviers. C'est Jansénius qui, commentant cet endroit, marque comme motif de la venue de Jésus à Jérusalem la volonté de se sacrifier là soi-même, et de manifester la vérité que l'agneau de la Pâque ne faisait que figurer. Pascal reprend cette pensée, mais il lui donne un tour qui donne à entendre au lecteur les sentiments de son Seigneur et la force d'une âme qui entend reconnaître les lieux de son supplice, parce que ce supplice est saluaire pour le monde. Il relève ainsi combien le sacrifice véritable diffère sous ce rapport du sacrifice figuratif : l'agneau pascal est « choisi », « destiné », et « conduit » par d'autres pour une œuvre qu'il ignore, tandis qu'on voit bien ici que l'Agneau de Dieu est celui qui dit : *Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne*.

C'est ainsi que Pascal illustre les vues qu'expose saint Augustin, au livre X de la *Cité de Dieu*, sur le sacrifice dont la vérité réside désormais, non dans l'offrande extérieure, mais dans l'acte intérieur d'un cœur qui veut s'unir à Dieu en faisant sa volonté : « le vrai sacrifice, écrit ce docteur, c'est toute œuvre accomplie pour s'unir à Dieu d'une sainte union, c'est-à-dire toute œuvre qui se rapporte à cette fin suprême et unique où est le bonheur ». Jansénius, dans son commentaire, néglige de mentionner que Jésus passe ici près du Jardin des Oliviers. Mais Pascal, lui, n'a garde de l'omettre. Aussi bien, ce Jardin des Olives, comme il dit, est le jardin de l'agonie, où se trouva manifesté, dans le cœur de Jésus, le principe tout intérieur qui préside au sacrifice de la croix et au salut du monde. Principe tellement intérieur, que Pascal craindra, pour ainsi

dire, de pénétrer le sanctuaire de ce cœur. Pour l'agonie à Gethsémani en effet, l'*Abrégé* détaille un à un tous les gestes visibles de Jésus ; on voit même l'ange qui le réconforte : mais il ne nous est pas donné d'entendre les paroles que Jésus portait lors en son cœur, et par où il marquait à son Père cette volonté qui constituait son sacrifice.

9 Prédication sur l'évangile du tombeau vide, 20 avril 2022

La messe du jour de Pâques nous a donné d'entendre cette année l'évangile de saint Jean, où Pierre et le disciple que Jésus aimait se rendent au tombeau du Seigneur, avertis par Marie-Madeleine qu'elle l'avait trouvé vide. *Alors, dit l'évangéliste, entre à son tour l'autre disciple arrivé le premier. Il vit et il crut ! car les disciples n'avaient pas encore compris ce qu'enseignait l'Écriture, à savoir que le Christ devait ressusciter.*

Pascal rapporte ainsi ce trait de l'évangile dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ* : « Et Jean entra après Pierre au sépulcre. Et Jean, quand il eut vu que le corps n'y était pas, crut qu'il était ressuscité ; car il ne connaissait pas encore cette vérité par la foi, et par l'Écriture ».

Pascal donne ainsi un objet aux verbes *il vit et il crut*. Jean vérifie de visu les dires de Marie-Madeleine sur ce que le vide du tombeau ; mais quant à l'objet du verbe croire, Pascal, toujours si fidèle à Augustin et à ses interprètes, Jansénius en particulier, les contredit directement sur ce point. Pour Augustin en effet, *il crut* ne désigne nullement la foi de Jean à la résurrection ; lorsque l'évangile dit : que les disciples n'avaient pas encore compris ce qu'enseignait l'Écriture, ce « pas encore » se rapporte à un moment ultérieur, où leur esprit se trouvera enfin éclairé. Mais pour l'heure, le disciple, voyant le tombeau vide, croit désormais ce qu'affirmait Marie-Madeleine à ce sujet.

Ce que Pascal entend relever, nous semble-t-il, c'est que cette vue était impuissante, par soi-même, à déterminer la foi du disciple. Aussi bien, la même vue, écrit-il plus loin, n'avait pas donné lieu chez Marie-Madeleine à la foi à la résurrection : « la première fois, elle n'avait rien vu, sinon que le corps n'y était pas ». C'est lorsqu'elle entendit Jésus l'appeler de son nom que Marie vint à la foi. La foi ne se conclut pas de ce qu'on voit ; mais elle est, dit ailleurs Pascal, une inspiration toute personnelle, ménagée par Dieu selon sa charité, qui est une amitié elle-même toute personnelle. Elle connaît des manifestations différentes d'une personne à l'autre. Tel reconnaîtra ainsi sa présence à un certain signe, qui ne dira rien à tel autre. « Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, (l')inspiration. La religion chrétienne qui seule a la raison n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration. Ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire ; mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet, *ne evacuetur crux Christi* Afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine. »

10 Prédication sur la Session à la droite, 18 mai 2022

Dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, Pascal, comme à son habitude, expose le mystère de son Ascension et surtout, celui de sa Session à la droite du Père d'après la chaîne d'or (Tetrat euchus) de Jansénius. Il renvoie, comme son modèle, à la Lettre aux Éphésiens, où il est parlé de la *suréminente grandeur de la puissance déployée par Dieu en Jésus-Christ lorsqu'il l'a ressuscité des morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux*. Mais il est, à ce propos, un trait qui ne se trouve pas dans l'ouvrage de Jansénius, et qui semble propre à Pascal, quand il écrit que « l'Apôtre entend par la session à la droite la pleine puissance qu'il n'a jamais manqué d'avoir, mais qu'il a paru avoir reçue en ce jour ».

Or, qu'est-ce que le chapitre 24e de saint Luc et le chapitre 1er des Actes nous indiquent avoir paru en Jésus devant ses apôtres ? rien d'autre que sa disparition à leurs regards : *Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel*, dit l'évangile ; et selon les Actes : *Il fut élevé en leur présence, et une nuée le déroba à leurs yeux*. Et s'il est vrai qu'il est parlé de puissance, il s'agit, à l'un et l'autre endroit, non point de celle du Christ, mais de la force dont il promet de revêtir ses apôtres : *Restez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force d'en haut*, selon l'évangile ; *lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre*.

Mais Pascal tient, lui, que la puissance du Christ, « qu'il n'avait jamais manqué d'avoir[,] a paru ce jour-là » ; eh ! quoi ? pourrions-nous dire : et les miracles, le calme imposé à la tempête, la multiplication des pains, tant de guérisons opérées tant sur les corps que sur les esprits ? Mais justement a-t-on pu les confondre avec les œuvres de quelque thaumaturge, serviteur de Beelzéboul. Au lieu que les effets de cette puissance dont il est ici parlé ; ces effets, dis-je, parurent ce jour-là sans se donner à voir. Comme disent les docteurs, ils ne sont pas simplement préternaturels, mais vraiment surnaturels, et tout intérieurs : ils ont pour siège le cœur des apôtres, qui croient désormais que le Christ « régit et conduit son Église avec pleine puissance et providence », dit Pascal à la fin.

Dans l'évangile, il est dit que « les Apôtres s'en retournèrent à Jérusalem en grande joie ». Pascal reproduit ce verset dans son *Abrégé*. Mais, tandis que le lecteur de l'évangile rapporte cette joie à la promesse de puissance faite aux apôtres, celui de l'*Abrégé* comprend qu'ils se réjouissent au sujet de la puissance même de Jésus-Christ. Et comme c'est le propre de l'amitié de faire sa joie des prospérités d'un ami comme des siennes propres, on a peut-être ici la marque que la charité consiste en effet dans l'amitié avec le Fils de Dieu.

11 Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 14 VIIbre 2022

Depuis le VII^e siècle, l'Eglise célèbre en ce jour le retour triomphal de la Croix à Jérusalem, où la rapporta l'empereur de Byzance Héraclius, victorieux des Perses. Selon la tradition, une force mystérieuse paralysant ce prince comme il montait au calvaire, il ne put reprendre sa marche qu'une fois déposés ses habits magnifiques, malséants à la pauvreté du Christ. C'est ainsi, écrit Pascal, que « les rois mêmes se soumettent à la croix ». La croix triomphe donc, mais Pascal la veut dépouiller des marques du triomphe, qui flattent l'imagination sans ébranler le cœur qu'il faut convertir. Dans la 5^e Provinciale, il laisse éclater sa colère contre les jésuites qui « quand ils se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, suppriment le scandale de la croix, et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant ».

La vue des grandeurs du christianisme est impuissante à convertir : « Cette religion [...] après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse elle réprouve tout cela et dit qu'elle n'a ni sagesse, ni signe, mais la croix et la folie. » Car si la concupiscence, l'attrait pour les choses sensibles, est un obstacle pour goûter la révélation, le grand verrou de l'âme est l'orgueil humain, qui se brise à la prédication des souffrances de Jésus-Christ comme proportionnées à ses péchés.

Mais la prédication de « la folie de la croix » et d'un « Dieu humilié », si elle est propre à faire rentrer l'homme en soi-même, n'est que la condition pour croire, et ne donne pas elle-même la foi : il faut en outre « la vertu de la folie de la croix », « cause efficace » de la foi. Car les souffrances de la croix sont non seulement une leçon pour les humains, mais aussi un « sacrifice » offert à Dieu, que Dieu agrée par l'envoi d'inspirations, seules salutaires : « La religion chrétienne qui seule a la raison n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspirations, [...] ne evacuetur crux Christi » - *sauf à rendre vain la croix du Christ*, 1 Co 1, 17.

Le sacrifice de la croix, qu'exigeait la corruption du cœur humain, est donc principe véritable de la grâce intérieure qui seule fait recevoir les grandes preuves extérieures de la vraie religion. La foi, dès lors, progresse dans une intériorité dépouillée de tout signe visible, pour n'être vue que de Dieu seul. Ainsi, la croix de Jésus est pour introduire à son tombeau : « Jésus-Christ était mort mais vu sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre. Jésus-Christ n'a été enseveli que par des saints. Jésus-Christ n'a fait aucun miracle au sépulcre. Il n'y a que des saints qui y entrent. C'est là où Jésus-Christ prend une nouvelle vie, non sur la croix. »

12 Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023

« Incroyable que Dieu s'unisse à nous » : cette parole des *Pensées*, nous inclinerions à la faire nôtre, comme marquant l'émerveillement de l'Eglise devant la venue de Verbe de Dieu dans notre chair, manifestée aux bergers à Noël, et la venue du Saint-Esprit de Dieu dans notre âme au baptême. Or, cette parole,

Pascal la met au contraire dans la bouche de l'incroyant, comme expression de son doute, et de son refus de croire.

« Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini, un espace infini égal au fini. », écrivait Pascal à la ligne précédente, comme pour prévenir le refus d'admettre la vérité révélée, sur ce qu'elle serait hors de portée de la raison. Les principes des mathématiques et de la physique sont hors des prises de la raison ; et pourtant la raison ne fait pas difficulté à les recevoir comme lui étant donnés.

Des vérités incompréhensibles sont donc reçues et, par là, elles sont crues. Mais il est des vérités incompréhensibles qui, en outre, sont incroyables, et ce sont précisément elles qui sont matière de foi. La difficulté à les recevoir ne vient pas d'elles, mais de nous, et de la vue de notre misère ou, si l'on veut, de notre « bassesse » : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous.

Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse », répond Pascal à celui qui refuse de croire.

Les principes incompréhensibles de la physique sont donnés à l'âme humaine dès qu'elle est « jetée dans son corps » ; partant, ils lui sont comme naturels. Mais, s'agissant de Dieu, il est « en nous », et « hors de nous », écrit Pascal : les vérités de l'Evangile sont un don, mais un don qui me sollicite à donner moi-même ma créance. Le doute et, par là, le refus, viendreraient-ils de la grandeur du don qui nous est fait, « trop beau pour être vrai », comme on dit ? Non, dit Pascal, il vient de « la vue de notre bassesse » : c'est nous qui nous trouvons trop laids pour que cela soit vrai. Mais en vérité, poursuit Pascal dans le même fragment, ce dégoût de soi est le manteau dont se revêt l'orgueil et l'amour de soi. L'incroyant en est averti par son refus même de la bonne nouvelle évangélique, puisqu'on le voit préférer objectivement sa misère à la miséricorde et à l'offre du salut par l'amitié de Dieu.

La miséricorde de Dieu se marque, comme dit Pascal dans le même fragment, par un « avènement de douceur », manifesté dans l'enfant de Bethléem. Ce n'est qu'au dernier jour, dit Pascal, que la vérité divine écrasera l'orgueil humain, forcé de la reconnaître. Entretemps, le Verbe se manifestant dans la chair nous fait confesser nous-mêmes notre orgueil et notre injustice, condition pour désirer d'en être guéris, en cessant de nous dire : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous », mais en nous disant plutôt : « Et si c'était vrai ? ».

13 Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 13 VIIbre 2023

Nous sommes réunis à l'heure où l'Eglise autrefois chantait les premières vêpres de la Sainte Croix. Elle institua cette fête en action de grâce du retour triomphal en terre chrétienne de la plus insigne relique de la Passion, butin des Perses quelques années plus tôt.

« Les rois mêmes se soumettent à la croix », lit-on dans les *Pensées* : Hommage visible de l'ordre des gloires visibles, à celui d'une gloire, non seulement

invisible, comme celle des esprits ; mais qui est la gloire même du Créateur de l'univers visible et invisible.

La bénignité du Créateur avait établi Adam de plain pied avec sa gloire. Il n'en eût coûté à l'homme, pour y entrer à jamais, qu'un peu de confiance. On n'y entre à présent que par beaucoup de souffrance ; du moins y entre-t-on, et ce n'est qu'uni à Jésus-Christ, le nouvel Adam, le premier à jouir, comme homme, de la gloire de Dieu en sa chair. C'est ce mystère surtout que Pascal relève dans le récit des pèlerins d'Emmaüs : « J.-C. leur ouvrit l'esprit pour entendre les Écritures. [...] Il a fallu que le Christ ait souffert pour entrer en sa gloire, qu'il vaincrait la mort par sa mort. »

Qui aspire à la gloire divine, selon les promesses de l'Evangile, se met soi-même sous le signe de la croix. Il doit fermer ses oreilles aux faux prophètes qui ne songeant qu'à leur propre gloire plutôt qu'au salut de leurs disciples, s'efforcent à rendre la religion aimable : « quand ils [les jésuites selon les *Provinciales*] se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, ils suppriment le scandale de la Croix et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant. »

« Rendre la religion aimable », ce fut pourtant le vœu de Pascal : un fragment des *Pensées* porte ce titre ; nous lisons à la fin : « J.-C. a offert le sacrifice de la croix pour tous. »

C'est donc parce que Jésus-Christ est aimable, qui, sur la croix, s'est offert pour tous, que la religion chrétienne est aimable. L'eucharistie manifeste l'universalité de cette offrande, non en tant qu'elle est sacrifice de l'Eglise, mais en tant qu'elle est sacrifice de Jésus-Christ lui-même, car, dit Pascal à la suite de St-Cyran dans le même fragment : « l'Église n'offre le sacrifice que pour les fidèles. » Ceux qui sont de cette religion, dit Pascal, « ce qui les fait croire est la croix. » C'est animé par l'Esprit Saint que Jésus s'exposa aux humiliations de la Croix. Les humiliations nous sont nécessaires pour combattre en nous le funeste orgueil d'Adam, et disposer notre âme à se laisser pénétrer de la rosée de l'Esprit Saint. Mais cette croix même nous est aimable, par sa conformité avec la croix de celui qui dit : « Je te suis plus ami que tel ou tel. »

14 Prédication sur la Nativité de Jésus-Christ, 20 décembre 2023

« Le 25 décembre, an premier du salut, naquit Jésus-Christ à Bethléem, ville de Judée. » C'est ainsi que Pascal relate la Nativité dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*. Pour composer cet ouvrage, il se rapporte à trois ouvrages : l'un, de Jansénius, qui ne comporte que quelques pages, où tous les événements de la vie du Sauveur sont consignés dans l'ordre des temps, dans un style télégraphique ; un autre, d'Arnauld, beaucoup plus étendu, puisque toute la matière des quatre évangiles est réduite à un seul ouvrage, toujours selon l'ordre des temps ; enfin, un commentaire verset par verset des quatre évangiles, composé par Jansénius, dont les quelques pages qu'on a dites constituent en général une annexe.

Pascal use avec grande liberté de ces trois sources, de sorte qu'il étend ou réduit la matière à volonté. Il l'étend à l'extrême dans le Jardin des Oliviers, où son imagination s'arrête à considérer chaque geste du Christ : car « c'est là, dit-il dans le « Mystère de Jésus », qu'il s'est sauvé et tout le genre humain. » Mais pour la Nativité, il la resserre à l'extrême : rien là pour flatter l'imagination aimant s'émerveiller devant la crèche. Pascal se contente de traduire Jansénius qui, dans son livret, note simplement le fait de la naissance, et il n'emprunte rien à son commentaire.

Cependant, « Le 25 décembre, an premier du salut », est propre à Pascal : le temps de ce récit n'est pas celui du mythe ni du conte pour enfant : il est commensurable au nôtre, que rythme la succession des mois et des quantièmes des mois. Il lui est commensurable, mais pour le dominer. C'est là que le salut est entré dans le monde : notre temps est celui du salut.

Puis Pascal continue de traduire le court livret de Jansénius, qu'il étoffe cependant d'un peu plus de matière évangélique pour la présentation au temple. Mais le massacre des Innocents comporte une glose propre à Pascal, absente du commentaire de Jansénius : « Hérode ayant été déçu par les Mages, ne pouvant pas déterrer Jésus, à cause que l'obscurité de sa naissance le cachait parmi la confusion du peuple, il se résolut de faire mourir tous les enfants, afin de l'y comprendre. » Jésus-Christ est le Dieu qui se cache dans sa Nativité, et cette obscurité fut cause, dès qu'il fut né, d'un discernement qui s'opéra des saints et des impies, par le martyre des Innocents pour la vie éternelle et par le crime d'Hérode. Tel est, pour Pascal, l'étrange éclat de Jésus à Noël. « Quel homme eut jamais plus d'éclat ? Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil l'adore après sa venue [...] Quelle part a-t-il donc à cet éclat ? Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, qu'à nous le rendre reconnaissable. » (S 736). « Oh ! Qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, qui voient la sagesse ! » (S 339).

15 Prédication sur l'Épiphanie, 10 janvier 2024

En ce mercredi dans l'octave de l'Épiphanie, consultons de nouveau le merveilleux Abrégé que Pascal a donné de la vie de Notre-Seigneur, sur ce triple mystère de l'adoration des mages, du Baptême du Christ et des noces de Cana, que la tradition conjoint, comme en témoigne l'antienne à *magnificat* des 2es vêpres de la fête.

« 9. Le 6 janvier, les Mages [...] vinrent adorer [Jésus-Christ]. Hérode, alarmé de cette naissance, craignant qu'il n'usurpât son empire, commande aux Mages de l'avertir du lieu où ils le trouveraient, mais eux, avertis par l'Ange, ne retournèrent pas à Hérode. »

Ainsi Pascal, sitôt qu'il fait mention des mages, nous transporte à Béthléem, où il arrête un instant la méditation du lecteur. Il remonte ensuite le temps de l'évangile, jusqu'à l'audience du roi Hérode, avant de revenir à la crèche au moment où les mages la quittent. Ils sont alors, écrit Pascal, « avertis par l'Ange ». Trait vraiment remarquable, puisqu'en sa faveur, Pascal s'écarte de la lettre

de l'évangile, qui indique que les mages ont été *avertis en songe* ; le 3e nocturne de l'office de l'Épiphanie, que Pascal sans doute célébrait, comportait en outre un sermon de Grégoire le Grand, indiquant qu'il convenait aux seuls juifs, déjà éclairés par l'ancienne révélation, de bénéficier de la société des anges, tandis que le mystère du Christ se déclare à ces païens que sont les mages par des signes visibles, produits par un être inanimé telle que l'étoile. Or, Pascal tait entièrement la part qui revient à l'étoile dans le voyage des mages. Mais cette précision : « averti par l'ange », se rencontre par deux fois dans l' Abrégé, et c'est à propos de Joseph : la première fois pour l'instruire de l'origine divine de la grossesse de sa femme, la deuxième pour le commander de fuir en Égypte avec Marie et l'Enfant. Cette précision met en rapport les mages en rapport avec l'époux de Marie, comme avec celui qui sert le dessein du Dieu qui se cache en Jésus-Christ, de cacher Jésus-Christ même sous le voile d'une famille ordinaire, et de le dérober à l'inquisition d'Hérode.

Dans les *Pensées*, nous trouvons cette remarque, qu'il n'est que de « rares savants pieux » (L 952). La tradition relève tour à tour le paganisme des mages, mais aussi leur caractère de savants. Ce sont gens du 2e ordre, qui « ont pour objet l'esprit » (L 933). Ils s'ouvrent ici au 3e ordre, celui de la charité à quoi ils se soumettent par l'hommage de leur adoration comme savants, bien mieux que par celui de leurs riches présents, que Pascal met en oubli ; cet or recherché par les riches et les gens du 1er ordre, qui comporte aussi les rois. Ceux-là sont représentés par Hérode, dont les mages ne se jouent qu'une fois introduits dans l'ordre de la charité.

« Rares savants pieux », écrit Pascal. La manifestation de Dieu dans la 1ère Épiphanie n'est que pour quelques uns. Toutefois, quand il s'agit de peindre le Baptême, comme 2e Épiphanie, Pascal en relève le caractère public. Il emprunte la parole prononcée par le Père depuis les cieux ouverts à l'évangile de saint Mathieu plutôt qu'aux évangiles de saint Marc et de saint Luc : non pas : *Tu es mon Fils bien aimé*, mais *Celui-ci est mon Fils bien aimé*. Elle n'est pas à l'adresse de Jésus-Christ seulement, mais de « tous les peuples », écrit Pascal, afin qu'ils « connussent, par la descente visible du Saint-Esprit, et par le témoignage de Jean, qu'il était véritablement le Christ. » (17)

Et cependant, on entend bien que tous ces peuples n'étaient pas corporellement présents, mais virtuellement convoqués à recueillir le témoignage évangélique. « Celui qui avait la ressemblance de la chair de péché fut lavé par la ressemblance de baptême du Saint-Esprit, car en effet celui qui était né du Saint-Esprit ne devait pas renaître du Saint-Esprit. » (*Id.*). On ne peut être véritablement témoin du Baptême du Christ que moyennant la foi qui va au-delà de cette double ressemblance ou apparence. Les yeux de chair ne voient qu'un homme qui se rend au baptême des pécheurs ; les yeux de la foi vont au-delà : ils distinguent, d'une part, l'institution du baptême dans l'Esprit-Saint, qui est la part des chrétiens ; et d'autre part, l'auteur du salut, qui n'a point de part, comme tel, au salut qu'il ménage dans ce mystère.

L'antienne des 2es vêpres de l'Epiphanie parle de « trois miracles », *tribus miraculis*. Or, voici comment Pascal parle de celui de Cana : « il arriva à Cana de Galilée où, sur l'avis de Marie sa mère, il changea l'eau en vin. », au n°23, et

il en parle plus loin comme d'un « miracle », en effet, au n°30b. Le contraste est remarquable, entre la sobriété du miracle de Cana, et la manière dont Pascal détaille le Baptême. Le Baptême n'est pas un miracle, au sens technique : non pas une œuvre préternaturelle, passant les forces ordinaires de la création, mais une œuvre surnaturelle, du Créateur et Sauveur lui-même. Dans l'épisode des mages, ce qu'il y avait de proprement miraculeux, le mouvement de l'étoile, est passé sous silence. L'Épiphanie, comme évidence du mystère, manifeste surtout la condition de cette évidence : la grâce intérieure, ménagée à quelques uns dans l'ordre des savants, et parmi tous les peuples, qui dessille les yeux du cœur : « Ô qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse. » (L 308b)

16 Prédication sur résurrection et eucharistie, 3 avril 2024

Pascal écrit au fragment S 767 des *Pensées*, parlant de Jésus-Christ : « Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église. » Pascal se montre ici fidèle au réalisme eucharistique tel qu'enseigné par saint Thomas (IIIa, q. 82, a. 3-4). Certes, dans l'eucharistie, le mode de présence du corps et du sang du Christ les mettent à couvert de tous les aléas que leur sacrement pourrait subir dans le temps. Mais comme le Christ donne là son corps et son sang en vérité, il les y donne selon leur disposition, en particulier historique. S'agissant de la Cène, « il est manifeste que le corps du Christ était le même, qui s'offrait à la vue des apôtres, et que les Apôtres consommaient sacramentellement, et qui était alors passible et mortel, étant près de souffrir la Passion » (a. 3, *Ad Resp.*) ; de sorte, poursuit Thomas à l'article suivant, que « si l'on avait consacré ou conservé ce sacrement quand son âme était séparée de son corps, l'âme du Christ n'eût pas été présente sous ce sacrement » : on eût donc communiqué à un corps en état de mort.

Selon cette doctrine, Pascal admettant que le Christ s'est offert en nourriture aux disciples d'Emmaüs, ces derniers ont communiqué à un corps vivant de la vie de la gloire, et les fidèles de l'Église communient aujourd'hui à son corps exalté dans cette même gloire, l'Ascension étant le mystère qui parachève la destinée personnelle de Jésus-Christ.

Mais cette doctrine doit être articulée à cet autre trait, que Thomas cite dans des vers qui avaient cours en son temps : « Le Christ en son hostie nulle plaie ne reçoit/Mais peut-être en son cœur quelque douleur conçoit »². Il est maître désormais, de par son Ascension, du temps et de l'histoire, et de sa propre histoire. Il peut rendre présents à notre histoire les traits qu'il a vécus dans la sienne propre : les traits heureux, mais aussi, les traits douloureux, s'il est vrai que cela est nécessaire à notre salut, afin de passer, avec lui de la mort à la vie.

2. *Pyxide servato poteris sociare dolorem inatum, sed non illatus convenit illi.* (IIIa, q. 82, a. 3, *Ad Resp.*)

En vertu de ce mystère, Pascal peut déclarer : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Le chrétien peut aujourd'hui se rendre présent au Christ en agonie, à quoi le sommeil fit manquer les plus grands apôtres : Pierre, Jacques et Jean. Il le peut par la présence du Christ aux plus petits qui sont ses frères. Mais cette présence sans doute a son principe dans la sainte eucharistie, puisqu'il y demeure en vérité. Il n'est pas indifférent qu'au même fragment S 767 des *Pensées*, immédiatement avant le trait cité, se rencontre cet autre : « Il me semble que Jésus-Christ ne laissa toucher que ses plaies après sa résurrection. *Noli me tangere*. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances. »

17 Prédication sur saint Joseph, 19 mars 2025

Le hasard nous réunit en la fête de saint Joseph. Pascal en fait naturellement mention dans l' *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, mais sans commentaire. Il figure à un seul endroit du recueil des Pensées, mais marqué d'une admiration qui dit la dévotion de Pascal pour ce saint : « Saint Joseph, si intérieur dans une Loi tout extérieure. »

Je n'ai pas cru devoir tenir compte de la note de la récente édition du 4e centenaire dans « Bouquin », affirmant que « Pascal fait référence ici au patriarche Joseph et non au père de Jésus » et renvoyant au fragment S 474, désignant Joseph, fils de Jacob, comme une figure du Christ par ses tribulations suivies de tant de gloire, dont il se sert pour procurer le salut à ses frères qui l'avaient rejeté. Mais ce personnage de la Genèse n'avait pas de « Loi extérieure » à observer : celle-ci ne sera donnée à Moïse que bien des années plus tard.

D'autre part, ce trait sur saint Joseph est très éloigné de la notion de figure. La figure est un trait de l'Ancien Testament qui s'accomplit dans le Nouveau, manifestant ainsi la vérité de l'Évangile de Jésus-Christ. Pascal l'invoque auprès de son lecteur, pour que celui-ci se demande si la religion chrétienne ne serait pas vraie. Mais la pensée sur saint Joseph, Pascal ne la destine à nul qu'à soi-même. Elle apparaît presque au terme du célèbre fragment S 751, longtemps publié à la suite du fragment S 749, « Mystère de Jésus ». Le fragment S 751 fait en effet entendre la voix de Jésus s'adressant à Pascal, et l'on pénètre ainsi dans l'intimité d'une âme avec le Dieu fait homme.

Il y a donc lieu de penser que saint Joseph est cité comme ayant eu part à cette sorte d'intimité ; part si éminente, qu'elle le désigne comme l'homme intérieur par excellence, parce qu'admis au cœur du mystère de Jésus.

Ce ne fut que par étapes que la tradition chrétienne vit en saint Joseph cet homme intérieur dont parle Pascal. On put n'y voir guère d'abord que l'homme des dehors au contraire, nécessaire pour ménager devant les hommes la réputation de la Sainte Vierge et de son Fils, donné dès lors comme le fils de Joseph.

Mais au-delà de cette nécessité, Joseph figure aussi comme le zélateur de la Loi extérieure. Il s'y soumet tellement qu'on pourrait douter qu'il eût la parfaite intelligence intérieure du mystère à quoi il lui est donné part. Marie est d'accord avec lui en cela, elle qui se présente aux rites de la purification, alors même que

la naissance de son Fils n'a pas altéré sa virginité. De même, Joseph va au temple faire circoncire Jésus, alors que, note Jansénius, ce soin s'accomplissait ordinairement désormais dans les maisons des particuliers. Mais Joseph et Marie étant alors loin de chez eux, ils entendaient publier que le temple de Dieu était la vraie demeure de leur Fils, et la leur. Surtout, Joseph se rend aussi au temple pour racheter à Dieu son fils premier-né, et le droit de l'avoir chez soi. Il entend se soumettre, sur ce point aussi, à la Loi extérieure, alors qu'il tient dans ses bras son Législateur ; il rachète le Rédempteur du monde et le sien propre ; et cela, note encore Jansénius, alors que cette cérémonie, certes prévue dans la Loi, n'avait rien d'obligatoire.

Ainsi Joseph porte-t-il à son comble la contrariété entre des rites extérieurs et généraux et le mystère singulier de Jésus. N'aurait-il pas été plus convenable, dès lors, qu'il y dérobât Jésus et Marie ?

Mais il n'eût alors été qu'un « demi-habille », analogue à ceux qui refusent de s'assujettir aux lois qui ont cours dans les États, sur ce que leur fondement n'a nulle justice substantielle, mais à la seule violence pour origine. Mais Joseph est un « chrétien parfait », qui ne s'assujettit aux formalités que parce qu'il distingue les raisons ultimes des effets. Il importait que le Rédempteur fût racheté, et unît ainsi jusque là sa condition à la nôtre. Joseph se plie à des formalités extérieures, parce que cela publie l'état d'une humanité qui, faite pour vivre selon l'esprit, se trouve assujettie pour l'heure aux créatures. Il sait que Dieu voulut descendre, en Jésus, jusqu'à cette misère pour en retirer l'homme.

« Les pénitences extérieures disposent à l'intérieure », est-il dit à la suite de ce trait sur saint Joseph, « si intérieur dans une loi tout extérieure. » On saisit là combien Joseph est animé de l'Esprit de son Fils, qui déclare *n'être pas venu abolir la Loi, mais l'accomplir*. « Joseph, si intérieur dans une Loi tout extérieure » : c'est-à-dire qu'il habite la Loi comme sa vraie maison.

De même, à son exemple et à sa prière, ne nous dérobons pas aux pénitences extérieures du carême. Dans l'état de la nature déchue, on n'atteint l'intérieur et l'esprit que par l'extérieur et le corps, et cela est propre à nous garantir contre la « superbe » et l'orgueil. Jacqueline et Blaise écrivaient ainsi à Gilberte, le 1er avril 1648 : « Il faut que nous nous servions du lieu où nous sommes tombés pour nous relever de notre chute. »

18 Jean 6, 51-55, messe du bout de l'an pour M. Philippe Sellier

M. Philippe Sellier a servi, comme savant et chrétien, la mémoire de Blaise Pascal, cet autre savant et chrétien, qui repose dans cette église. C'est à Pascal que nous empruntons ces mots, écrits sur la mort de son père : « Faisons-le revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos coeurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rend en quelque sorte sa présence, comme Jésus-Christ se rend présent en l'assemblée de ses fidèles. »

Cette présence de Jésus-Christ à son Église, Jésus-Christ a disposé l'eucharistie pour en être la source et le principe. Et c'est ainsi qu'elle peut être elle-même principe de la présence mutuelle des vivants aux morts et des morts aux vivants. L'Église désigne l'eucharistie comme le « sacrement de la charité », c'est-à-dire, de l'amour divin. Jésus-Christ l'institua la veille de mourir sur la croix de ce plus grand amour, d'une mort qui devint ainsi principe de vie éternelle, d'avance recueillie la veille au jeudi saint.

« C'est ce sacrement, écrit Pascal à Mlle de Roannez, que saint Jean appelle dans l'Apocalypse une *manne cachée*. » Aussi, devant l'eucharistie, peut-on se demander : « Qu'est-ce que c'est ? », à plus de titre encore que les Hébreux devant la manne du désert, qui n'y avaient pas reconnu d'abord une nourriture, et qu'ils ont mangée sur la seule foi à la parole de Dieu leur disant : *C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger*.

Le sacrement de la charité est acclamé à la messe comme « mystère de la foi ». *Dieu*, dit Jésus, est *amour* ; et c'est véritablement en tant qu'il est amour que l'on peut lui dire avec Isaïe *Véritablement tu es un Dieu caché*, selon l'oracle que Pascal aimait à citer. Il est propre à l'amour de charité qu'on s'y attache en ce monde au-delà de l'évidence et parfois contre l'évidence. Principe de vie éternelle, il convenait que cet amour soit jailli de la mort.

Pascal écrivait ainsi aux siens dans la lettre sur la mort de son père : « . . . si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort. » Il devait plus tard recueillir ces paroles de la bouche de Jésus, de celui qui est Amour, de celui qui est Pain de vie : « Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin, mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel. » (S 751).

« Je te suis plus ami que tel et tel, lui dit encore Jésus, car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et comme j'ai fait et suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint Sacrement. » (*ibid.*).

Philippe s'est nourri sa vie durant de ce Pain de vie. Il a « tendu à l'immortalité par les ombres de la mort. » Son âme alors comparut devant celui qui lui est « plus ami que tel et tel ». Il n'a de communication avec nous que par cet unique Ami, à nous manifesté au Saint Sacrement ; et de même, nous n'avons de communication avec lui que par cet unique Ami. C'est une croix pour l'affection humaine que de devoir confier ceux qu'on aime aux soins d'autre que soi. Mais cette croix est ici consolante, car Jésus-Christ est véritablement le Pain de Vie et le plus grand Amour ; et parfaits sont les soins dont il entoure les âmes de ceux que nous aimons. Conspirons à ces soins de tout notre cœur, tandis que Jésus-Christ va se manifester dans le même sacrifice qu'il consomma à la croix, où il se fit Pain de vie pour les vivants et les morts en une unique table.

19 Prédication sur le titre d'ami donné à Judas, mercredi 16 avril 2025 (mercredi saint)

« Le même jour [mercredi saint], Satan entra en Judas Iscarioth qui fut trouver les Princes des Prêtres qui cherchaient tous les moyens de prendre Jésus et fit marché avec eux pour le livrer. » C'est ce que nous marque l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*. Pascal relève ainsi l'horreur de la trahison de Judas qui, ayant reçu de Jésus pouvoir contre les démons, ouvre à leur chef, contre Jésus, la porte de son cœur. Mais ce dont Pascal paraît surtout frappé touchant Judas, c'est le titre d'ami par quoi Jésus devait l'appeler le lendemain au moment où il parut avec les gardes venus l'arrêter.

Jésus déclarait à Pascal lui être « plus ami que tel et tel » (S 751) de par les bienfaits dont il l'a prévenu en mourant pour lui alors qu'il lui était ennemi. Nul disciple de Jésus n'a si bien mérité de lui qu'il puisse prétendre à s'en dire ainsi l'ami. Aussi cette qualité d'ami ne lui vient-elle que de la bienveillance de Jésus. C'est lui, Jésus, qui, à l'heure où *il passait de ce monde à son Père*, se mit à appeler *amis* ses disciples, non pour ce qu'ils avaient fait, mais parce qu'il lui a plu, à lui, de leur communiquer ses desseins, comme on fait avec des amis, alors que les serviteurs doivent se contenter d'obéir matériellement aux ordres de leur maître.

Être l'ami de Jésus est ainsi l'effet d'une pure grâce que le Seigneur départit souverainement. Nul ne peut se dire possesseur de cette grâce au point d'oser s'appeler soi-même ami de Jésus. Pierre, qui l'a renié par trois fois, a pu seulement dire qu'il l'aimait, ne l'aimant qu'autant qu'il plaisait à Jésus de le conserver dans la grâce. Seuls les élus, à jamais transformés en Dieu dans la gloire, pourront s'en dire à jamais les amis.

Il est donc d'autant plus étrange, en vérité, que le Seigneur ne singularise le titre d'ami que pour les traîtres. « À Judas : *Amice, ad quid venisti ?* [Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici] À celui qui n'avait pas la robe nuptiale, de même » (S 460). Il faut ici rappeler que dans les noces antiques, la puissance invitante procurait la robe nuptiale, de sorte que celui qui, dans la parabole, se présente à la noce sans elle marque avoir dédaigné de s'en revêtir et ne se vouloir parer que de son orgueil.

Saint Thomas d'Aquin expose (*Lectura super Matthaeum, ad loc.*) que les Pères de l'Église se partagent selon les deux manières qu'ils ont d'entendre ce titre d'ami que le Seigneur Jésus donne à Judas. Selon les uns, le Seigneur lui fait honte de son hypocrisie. Les autres n'y voient nulle marque de reproche, mais l'ultime effet de la douceur et de la patience du Christ à l'égard de l'apôtre. Pascal suit cette dernière tradition : « Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et la voit si peu qu'il l'appelle ami. » (S 749). Il suit cette tradition, mais la dépasse aussi, en rapportant la charité de Jésus envers Judas directement à sa source, à savoir, l'amour de Jésus pour Dieu, qui le porte à aimer la main qui le livre, puisqu'elle est ministre des desseins de Dieu.

Mais on voit aussi que Jésus pour Pascal anticipe ici la croix, davantage

encore qu'en son agonie. Dans la solitude et l'accablement de Gethsémani, c'était encore le Fils éternel qui en appelait à son Père éternel. Pascal venait à l'instant d'écrire : « Jésus, voyant tous ses amis endormis, et ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son Père. » Mais en présence de Judas, il oublie qu'il est Fils du Père. En ce Père, il ne voit plus que Dieu lui marquant, à lui sa créature, l'ordre de racheter le genre humain en consentant d'être ainsi livré.

Ainsi est-ce dans le dépouillement intérieur de tout privilège sur le reste des humains, que Jésus produit le plus grand amour envers Dieu, d'abord, qu'il montre ainsi digne d'être aimé plus que soi-même, au point que, pour l'amour de Dieu, ce fut sans ironie qu'il réputait ami celui qui le livrait.

20 Prédication sur l'Ascension, mercredi 21 mai 2025

L'Église bientôt célébrera la fête de l'Ascension. L'Ascension compose deux mystères : l'Ascension proprement dite : Jésus quittant notre terre pour être établi auprès du Père ; et le mystère de la Session à la droite du Père, qui dit le gouvernement qu'il exerce comme homme sur son Église par l'envoi de l'Esprit Saint dont il dispose en sa faveur.

Nous avions précédemment médité sur la Session à la droite, d'après l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*. Pascal s'y étant longuement étendu, note l'instant d'après que « Les Apôtres s'en retournèrent à Jérusalem en grande joie ». On en retire l'impression que le sujet de cette joie serait ce gouvernement que Jésus va désormais exercer sur l'Église depuis le ciel. Mais il est possible de rapporter aussi cette joie à la promesse marquée par l'ange que Jésus « reviendrait [...] de la même sorte qu'ils l'avaient vu monter. »

Quoiqu'il en soit, cette joie des Apôtres succèderait dans leur cœur à des sentiments que Pascal suggère lui avoir été tout contraires.

Nous lisons au n°342 de l'*Abrégé* : « Et étant près de disparaître, les Apôtres lui demandèrent » La proposition, interrompue par la fin du verset, ne se poursuit qu'au n°343 : « Quand il reviendra. »

Il y a ici un procédé d'écriture renouvelé de celui que Pascal adoptait pour figurer l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers, mystère que l'on sait importer si fort à sa dévotion : « 209. Il s'éloigne un peu d'eux. 210. D'environ un jet de pierre. 211. Il prie. 212. La face contre terre. 313. Trois fois. » Pascal paraît là engager son lecteur à se rendre présent avec lui à Jésus, là où les Apôtres ont manqué à cette présence du fait du sommeil qui lors les saisissait. « Jésus, écrit Pascal, sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » (S 749) Mais il faut au contraire avoir l'âme appliquée aux moindres circonstances de la nuit du Jardin, que l'*Abrégé* détaille en les détachant les unes des autres.

Le procédé qui les particularise ainsi en des versets si brefs se renouvelle donc s'agissant de l'Ascension, la fin du premier verset séparant l'interrogative indirecte du verbe dont elle est le régime. Il bouleverse même, on le voit, davan-

tage encore la syntaxe naturelle. Comme il visait plus haut à ce qu'on s'attache à la présence de Jésus, il donne ici à partager l'émoi qui se serait déclaré dans le cœur des Apôtres à la pensée de son absence.

Il est touchant de s'aviser comme Pascal se laisse déborder par le sentiment de cette absence, au point qu'il affecte sa lecture de l'Écriture. Rien, en effet, dans ce passage des Actes, qui laisse présager la disparition de Jésus avant qu'elle n'intervînt en effet. Et même, tout au contraire, les Apôtres demandent à Jésus dans les Actes : *Est-ce à présent que tu vas rétablir la royauté en Israël ?* Leur question, dans l'*Abrégé*, est tout autre, portant sur le moment du retour de Jésus, dont les Apôtres sont anxieux, plutôt que des affaires de ce monde.

Pascal est connu comme l'apôtre du Dieu caché. Il relève l'excellence des raisons pourquoi il cache désormais jusqu'à son humanité dans la sainte eucharistie : c'est pour opérer le discernement de ceux qui le cherchent et l'aiment de tout leur cœur. Or, tandis que la tradition des Pères, de saint Léon le Grand en particulier, lu au bréviaire au temps de l'Ascension, engage le fidèle à se réjouir de ce que l'humanité, en la personne de Jésus, se trouve déjà auprès du Père, l'*Abrégé* suggère comme un trait de tristesse et d'angoisse chez ceux qui aiment Jésus, de ce qu'il soit loin de leurs regards : tristesse et angoisse que seule peut balancer dès lors la joie que procure l'assurance de l'envoi de l'Esprit, par qui Jésus ne les laisse pas orphelins.

21 Prédication à la messe chantée de la Sainte-Epine, samedi 21 juin 2025, Paris St-Roch

« Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature, et qui console l'Église. »

C'est là le langage de Pascal, dans la XVI^e Provinciale, à l'adresse de ceux qui accusaient les moniales de Port-Royal du Saint-Sacrement de ne pas croire à la présence réelle, qu'elles vénéraient pourtant nuit et jour. Ce grief, et autres semblables d'hérésie, avaient fait que cette maison était à la veille d'être fermée. Mais Dieu lors s'y déclara, par un miracle opéré par une épine de la couronne de son Fils Jésus-Christ, sur la personne de Marguerite, nièce et filleule de Pascal, alors âgée de dix ans, pensionnaire dans cette maison. Elle était depuis deux ans défigurée autour de l'œil par un mal dont la carie pénétrait jusqu'à l'os, et qui disparut en un instant par l'imposition de la sainte relique alors conservée à Port-Royal. Les autorités de l'Église de Paris se rendirent à l'évidence du prodige. Le miracle fut reconnu, et levé un temps le péril menaçant la maison.

« Voici, écrit Pascal, une relique sacrée, voici une épine de la couronne du Sauveur du monde, en qui le prince de ce monde n'a point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance. » (S 434).

Cette puissance était muette à proportion de son évidence ; mais Pascal prête

à la voix de Dieu des accents triomphaux. Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Ces accents sont tout renouvelés du psaume *In exitu Israël* chanté aux vêpres du dimanche. *Non nobis, Domine, non nobis : Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous ; mais à ton Nom, donne la gloire pour ton amour et la vérité.*

Et certes, il y a lieu d'admirer le soin de Port-Royal et de Pascal à rapporter à Dieu seul cette gloire qui confondait ses ennemis ; à ce Dieu, dis-je, qui est *amour et vérité* ; d'admirer aussi leur sincère constance à se tenir soi-mêmes pour des serviteurs inutiles autant qu'indignes de la vérité divine. Dieu, c'est Lui le maître de tout. C'est donc Lui qui permettait que ses serviteurs fussent affligés en raison de leurs faute, mais non pas qu'ils fussent écrasés. « Ne désirez pas tant, ma chère sœur, écrivait la mère Angélique à la maîtresse des pensionnaires qui avait été inspirée d'imposer la relique à Marguerite ; ne désirez pas tant que le miracle fasse cesser la persécution que nous souffrons, que celle que nous faisons souffrir à la vérité en n'y conformant pas nos actions. Que si nous étions vraiment fidèles, Dieu ne serait pas obligé, comme il l'est par sa justice, de faire souffrir sa vérité pour nous châtier. »

Cette vive conscience de son péché propre ne nourrit cependant aucun ressentiment de tristesse chez ceux qui combattent ainsi pour la vérité jusqu'à en épouser la destinée sur cette terre ; mais cela les porte à reconnaître, dans un transport de joie au contraire, l'amour tout gratuit du Seigneur, par quoi il les admet à Le servir comme Vérité. « Sans mentir, écrivait Pascal à Mlle de Roannez à cette époque, Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature ; et ainsi il permet de considérer que comme un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujourd'hui la pureté de la religion et de la morale qui est si fort combattue. Mais il y a cette différence entre les rois de la terre et le Roi des rois, que les princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais qu'ils les trouvent tels : au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles, et qu'il les rend fidèles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les rois ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance, il arrive, au contraire, que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui sont eux-mêmes redévalues infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce, s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans l'éternité, et prions-le qu'il nous la fasse encore, et qu'il ait pitié de nous et de l'Église entière, hors laquelle il n'y a que malédiction. »

Il est écrit au psaume *Beati quorum : conversus sum in ær umna mea dum configitur mihi spina*. Ce que Sacy traduit ainsi : *Je me suis tourné vers vous Seigneur dans mon affliction, pendant que j'étais percé par la pointe de l'épine.* Le roi David prophétisait ainsi les sentiments de Jésus-Christ son descendant, dont la royauté devait être ainsi moquée des hommes. La sainte épine avisait donc Jésus, par sa douleur, de se tourner vers Dieu. C'est de ce mouvement qu'elle tire sa vertu salutaire. C'est à ce mouvement que nous le prions de conformer nos coeurs.